

## Anthropologie économique du monde chinois

Michel Cartier

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-ehess/15748>

ISSN : 2431-8698

**Éditeur**

EHESS - École des hautes études en sciences sociales

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 403-408

ISSN : 0398-2025

**Référence électronique**

Michel Cartier, « Anthropologie économique du monde chinois », *Annuaire de l'EHESS* [En ligne], | 2003, mis en ligne le 15 février 2015, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-ehess/15748>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

EHESS

---

# Anthropologie économique du monde chinois

Michel Cartier

---

Michel Cartier, *directeur d'études*

## Crises asiatiques, Chine, Japon, Corée : 1700-1900

- 1 LE séminaire de l'année réexamine la question des changements de climat en Corée et au Japon, à la lumière de l'article d'Emmanuel Le Roy-Ladurie intitulé « Pour une histoire de l'environnement : la part du climat » (*Annales*, 5, 1970, p. 1459-1470). Les travaux sur le « petit âge glaciaire » synthétisés dans cet article étaient centrés sur les modifications du climat sur les deux rives de l'Atlantique, en faisant intervenir le refroidissement de l'océan et l'extension des glaces arctiques et des déplacements nord-sud du flux ouest-est. Ces modifications affectent-elles l'ensemble de l'hémisphère Nord ou seulement une région particulière ? Il convient de préciser qu'en 1970, on ne parlait pas encore de réchauffement ou d'effet de serre, mais que les climatologues s'inquiétaient surtout des conséquences possibles d'un refroidissement en cours. En ce qui concerne l'impact du « petit âge glaciaire » sur le climat coréen, on a d'abord rappelé les conditions qui régissent ce climat : opposition entre le Nord et le Sud, concentration des précipitations en été, présence d'une barrière montagneuse traversant la péninsule. Tandis que l'ouvrage de Kim Yon-Ok (1984) s'efforçait d'établir des corrélations entre les phases humides et sèches et les épisodes de réchauffement et de refroidissement, le travail pionnier du professeur Yi Tae-Jin (1990) tente de mettre en évidence le rôle d'une pluie de météorites dans l'épisode froid qui affecte le pays entre 1550 et 1750. Pour ce qui est du Japon, le problème vient de l'absence d'une crise majeure au XVII<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage collectif récent édité par Yasuda Yoshinori et Yoshino Masatoshi (1995) inclut un chapitre sur le « petit âge glaciaire » sous la plume de Yoshimura Minoru, dans lequel sont exploités des « journaux » (*nikki*) rédigés par des auteurs japonais de la période. Yoshino propose une reconstitution des saisons à Nikkô, à partir de 1720. Le XVIII<sup>e</sup> siècle serait

caractérisé par la succession d'une phase « chaude » et d'une phase « froide ». Le climat se dégrade fortement au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la perturbation culminant vers 1840, au moment de la famine de Tenpô. On ne distingue pas, en revanche, de concordance entre cette reconstitution et la série des prises de glace du lac Suwa, ou encore avec la liste de calamités naturelles établie par Arakawa.

- 2 On aborde ensuite la construction de la pensée économique japonaise. L'un des textes fondateurs est l'ouvrage de Kumazawa Banzan (1619-1691) intitulé *Daigaku wakumon* (« Questions sur la Grande étude »), récemment traduit par François Soum (Publication de la Maison franco-japonaise de Tokyo). L'auteur, un samurai ayant exercé des responsabilités administratives au niveau d'un fief, y résume ses expériences dans un « commentaire » d'un classique chinois sur le bon gouvernement. Cet ouvrage a été apprécié différemment. Tessa Morris-Suzuki y voit l'œuvre d'un « nostalgique », prônant un retour à une économie non monétaire, dont la pensée présenterait quelques analogies avec le système des physiocrates français mais qui aurait eu l'intuition de certaines lois économiques, par exemple la loi des rendements décroissants, alors que son traducteur présente d'abord Banzan comme un confucéen, cherchant à établir une équivalence entre les samurai et les lettrés chinois. Le versant « économique » de sa pensée est abordé dans trois chapitres dans lesquels le traducteur insiste sur l'aspect « réformateur » de l'œuvre, qui expliquerait qu'elle ait été censurée et publiée seulement à l'époque de la restauration de Meiji. On devrait la lire comme un éloge de la frugalité et une critique du luxe, dans lequel vivent les samurai au cours de leurs séjours à Edo.
- 3 Plutôt que de chercher à la mettre en perspective par rapport à la pensée économique moderne, il nous a paru plus intéressant de la replacer dans son contexte historique.
- 4 Au XVII<sup>e</sup> siècle, la riziculture constitue la base matérielle sur laquelle repose l'économie japonaise. Le « produit fiscal » (*nengû*) est un pourcentage fixe du *kokudaka*, l'équivalent en riz du produit agricole estimé par le cadastre (*kenchi*). La masse de riz perçue par les *daimyô* (seigneurs) ou les agents du *shogun*, est stockée dans des greniers, avant d'être redistribuée aux samurai, les « propriétaires collectifs » des terroirs. Cette redistribution est faite sous forme de « pensions » versées aux samurai exerçant des fonctions administratives, ou d'aides aux *rônin* (samurai sans maître). Le « surplus » non consommé sert à l'acquisition de marchandises et de produits artisanaux. Ces échanges pourraient prendre la forme d'un troc. Dans la pratique, il y a médiation par le marché. Le pouvoir shogunal intervient par le biais des émissions monétaires (pièces d'or ou d'argent), dont il garde le monopole. Il n'a, en revanche, pas prise sur la monnaie scripturaire, constituée par les « effets de commerce » mis en circulation par les marchands, qui représentent des « avances sur recettes » consenties aux samurai. Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la situation financière des samurai est devenue très préoccupante du fait de l'accroissement de leurs dettes. Les analyses faites par les contemporains insistent sur le renchérissement des marchandises au terme d'une longue phase de hausse des prix. Les samurai, contraints de vivre dans les villes, se plaignent d'être à la merci des marchands.
- 5 La question de l'augmentation des stocks de riz disponibles est centrale dans l'ouvrage de Banzan. Une première solution consisterait en un élargissement de la base agricole de la fiscalité par une extension des terres cultivées grâce à des défrichements. Une seconde solution reviendrait à limiter les « gaspillages ». Il entend par là les pertes et l'utilisation d'une partie du riz pour la production d'alcool. Une troisième solution consisterait à la mise en œuvre d'un contrôle strict des prix, permettant de limiter les fluctuations annuelles. Une quatrième solution correspondrait à une action sur la masse monétaire.

Banzan fait explicitement référence à l'effet inflationniste du commerce extérieur (les Japonais achètent très cher à l'étranger des marchandises qu'ils pourraient produire eux-mêmes). Sa préférence irait à une limitation des quantités mises sur le marché et au stockage d'un surplus de riz dans des greniers. Il convient de souligner que les questions d'un « développement » économique et du contrôle de la monnaie sont abordées dans le cadre spécifique de la théorie classique chinoise (cf. *Guanzi*). Pour Banzan, confucéen orthodoxe, seul le riz constitue la valeur de référence. On poursuit l'enquête par l'étude des conceptions monétaires développées par plusieurs penseurs du début du XVIII<sup>e</sup> siècle : Arai Hakuseki, Ogyu Sorai et Dazai Shundai, chez qui la réflexion sur la monnaie est plus développée. Ces auteurs sont directement impliqués dans la politique et leurs écrits datent précisément de la période des manipulations monétaires (1695-1714). Hakuseki introduit une notion de masse monétaire, en insistant sur la fuite des métaux monétaires déterminée par le commerce extérieur. Le Japon souffrirait d'un manque de liquidités. Sorai lie la hausse des prix aux habitudes de luxe. Il préconise un développement des productions nationales et, pour ce qui est de la monnaie, il se rallierait à un étalon sapèque. Shundai apparaît comme le premier auteur à avoir découvert l'importance du change intérieur entre l'argent et l'or. Plusieurs passages de son *Keizairoku* introduisent l'idée d'une comptabilité en riz. Ces prises de position doivent se comprendre en fonction de la conjoncture. Banzan vivait dans une période d'inflation, qu'il percevait avant tout comme une instabilité des prix. Hakuseki et Sorai cherchent à théoriser la monnaie, tout en s'opposant sur la question des dévaluations. Shundai écrit dans la période de déflation et sa réflexion porte d'abord sur les conséquences de la baisse des prix. En définitive, les penseurs économistes de l'époque Tokugawa considèrent le riz comme la valeur de référence. Une lecture de textes écrits par Yamaga Sokô (1622-1685) et Kaiho Seiryô (1755-1817) nous confirme, pour finir, l'importance des changements survenus entre le XVII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Alors que Sokô cherche à justifier le droit des samurai à être entretenus par les classes actives (paysans, artisans et marchands) en se référant à leur statut spécial et à leur pratique des vertus confucéennes (Kumazawa Banzan en faisait des administrateurs), Seiryô développe une vision nouvelle dans laquelle toutes les relations sociales peuvent être assimilées à des transactions marchandes. Les samurai prêtent la terre aux paysans, qui leur payent un « loyer », tandis qu'ils « vendent » leurs services à leurs seigneurs.

## Le statut éthique de l'animal dans la culture chinoise (avec Danielle Elisseff, *ingénieur de recherche*)

- 6 LE séminaire a été consacré essentiellement aux bovidés et au tigre. M. Cartier l'ouvre, dans une perspective comparatiste, par un exposé sur le statut des vaches sacrées indiennes (*holy cows*). Il note tout d'abord que seuls les zébus se sont vu conférer un statut spécial. L'élevage constituait dans l'Antiquité l'activité prestigieuse des Aryens. Les bovidés étaient alors sacrifiés et mangés. La situation change à l'époque de la diffusion du bouddhisme et du jaïnisme. Tuer une vache devient un crime. La vache est un animal pur et non violent qui symbolise l'univers : ses quatre pieds figurent les piliers du monde. La mise à bas représente la création. On utilise ou consomme les cinq produits de la vache (lait, peau du lait, beurre, bouse et urine). Vincent Goossaert enchaîne sur le thème du tabou de la consommation de la viande de bœuf en Chine. Tandis que les lois interdisant l'abattage (toutes sous-espèces confondues) en raison du rôle joué par les bovins dans le

travail agricole sont continûment attestées depuis les Han, le tabou proprement dit semble apparaître vers le XI<sup>e</sup> ou le XII<sup>e</sup> siècle, indépendamment des religions constituées (notamment le bouddhisme). Il s'exprime à travers des anecdotes où est exposée la rétribution de ce péché, avant de se déployer dans la littérature morale (*shanshu*), ainsi que dans plusieurs genres littéraires (roman, poésie, théâtre, littérature taoïste, presse, règles des communautés locales). La justification de ce tabou et de l'exception faite pour les bovins (le cheval et le chien y sont parfois associés) joue indépendamment du genre des textes, sur plusieurs niveaux à la fois : économie agricole, éthique, rapport au sacrifice, nature divine de l'animal. Une dernière séance était consacrée à la présentation, par M. Cartier, d'un ouvrage chinois déjà ancien sur la domestication des bovins et des cervidés.

- 7 Deux séances étaient consacrées au tigre chinois. On a d'abord entendu un exposé de Françoise Gouraud, illustré par un document vidéo, sur la protection du tigre de Sibérie. Le tigre, relativement commun sur la façade pacifique de l'Extrême-Orient il y a quelques siècles, a quasiment disparu en Chine, victime du braconnage. Il est, actuellement, officiellement protégé en Mandchourie, avec l'aide de divers organismes internationaux (WWF, Wild Life Conservation Society, ISIS : International Species Inventory System) et la Chine interdit la vente des produits médicinaux dérivés du tigre, par exemple les os. Le tigre de Mandchourie est devenu très rare, mais il fait l'objet d'une politique active de protection et de réinsertion dans le Primorié (Province maritime russe). L'histoire du tigre en Chine propre a ensuite été abordée par M. Cartier, qui a fait la synthèse de plusieurs travaux : un article récent sur les accidents provoqués par des tigres, les passages du livre de Robert B. Marks (*Tigers, rice, silk and silt*, Cambridge University Press, 1998) relatifs aux tigres du Guangdong et les représentations littéraires de l'animal d'après la thèse de Jean Lévi. Partant d'une remarque de Marks, concernant la libération d'un tigre aux abords de Canton au XVII<sup>e</sup> siècle, il suggère que les incidents faisant intervenir des tigres seraient le résultat de la déforestation : les tigres deviennent agressifs à partir du moment où ils ne disposent plus de territoires suffisants.
- 8 Danielle Elisseeff dresse ensuite un panorama des travaux récents sur les animaux en soulignant une tendance à opposer la Chine archaïque (jusqu'aux Shang), dans laquelle les animaux seraient proches (représentation de certaines espèces chassées), à la Chine des Zhou (religion du Ciel, coupure entre les animaux et l'homme). D'autres thèmes comme l'influence de la musique sont évoqués. Elle insiste sur la nécessité de s'intéresser aux animaux « réels ». Comment interpréter la présence d'animaux dans les sépultures : animal familier accompagnant son maître ; animal psychopompe ; animaux offerts en sacrifice ou porteurs de symbolisme ? Manière d'inhumer des animaux (position, nourriture). Elle s'interroge ensuite sur la signification des offrandes faites aux animaux : remerciements pour leurs services ou demande de pardon pour les avoir tués ? La séance d'avril est consacrée à la lecture d'une communication présentée à un colloque allemand sur l'âme des animaux. En ce qui concerne la Chine, on doit d'abord se demander si la notion d'âme est pertinente : considérations sur la distinction homme/animal et sur la transmigration des « âmes » ; opposition entre le taoïsme et le bouddhisme. L'immortalité apparaît comme un problème posé par les taoïstes, mais non par les bouddhistes. Les interdits (tuer, consommer de la viande) seraient plutôt liés à la crainte de léser un « proche » réincarné sous une forme animale.

## Publications

Michel Cartier

- « La population de la Chine au fil des siècles », dans *La Chine au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. d'I. Attané, Paris, INED (« Cahiers de l'INED », 148), 2002, p. 21-31.
- « 1 265 million Chinese. Some thoughts on census 2000 », *China Perspectives*, 35, 2002, p. 49-55.
- « Spécificité de la dissidence chinoise : portrait du Sakharov chinois », dans *(Dés)obéissance et droits humains. De la psychopathologie à l'anthropologie*, sous la dir. d'A. Kiss, Paris, L'Harmattan, 2002, p. xx.

Danielle Elisseeff

- « Les enterrements d'animaux en Chine ancienne : le cas du chien de Confucius », dans *Colloques d'histoire des connaissances zoologiques*, 12, Liège, Université de Liège, 2001, p. 77-93.
- 

## INDEX

**Thèmes** : Anthropologie historique